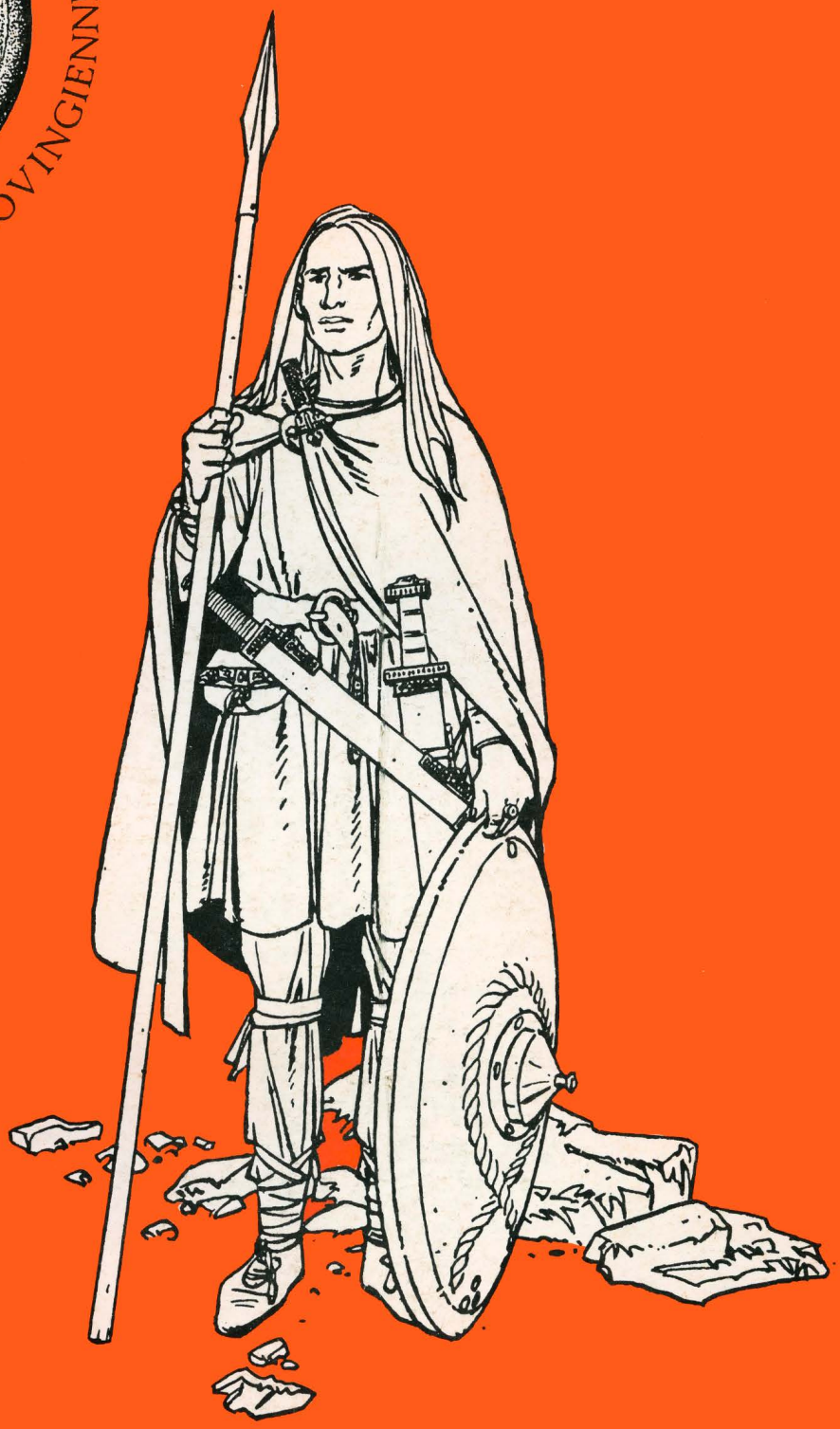
REVUE ARCHEOLOGIQUE DE PICARDIE

Trimestriel - **N° 3-4 - 1988 / 110 F**



ACTES DES VIIIe JOURNÉES INTERNATIONALES D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE DE SOISSONS (19-22 JUIN 1986)

CIMETIÈRES ET HABITATS : L'ÉMERGENCE DU VILLAGE AU SUD-EST DU DÉPARTEMENT DE L'OISE

par Marc DURAND *

Dans cette partie de la Picardie administrative, limitée par les rives gauches de l'Aisne et de l'Oise au nord et à l'ouest, par les départements de l'Aisne à l'est, de la Seine-et-Marne puis du Val-d'Oise au sud, nous avons mené une enquête, tant dans les archives que sur le terrain (prospections et fouilles), sur la relation qui pouvait exister entre les nécropoles du haut Moyen Age et les villages médiévaux (fig. 1). Il faut noter que cette zone d'investigation englobe dans son intégralité l'ancien évêché de Senlis ; c'est la seule entité historique complète, les autres structures de l'Ancien Régime (province, duché, généralité, bailliage, aire linguistique, etc.), étant fractionnées ou trop mouvantes.

* 1, rue de Monchy, RARAY
60810 BARBERY

LES DONNÉES PRISES EN COMPTE

1°) La prospection sur le terrain dans les 121 communes de la zone référencée, correspondant à 171 paroisses recensées à la fin du XVe siècle, nous a permis d'engranger des éléments intéressants, mais pas toujours suffisants, pour situer les nécropoles du haut Moyen Age par rapport aux lieux de culte les plus anciens (églises paroissiales et chapelles).

2°) Les résultats des fouilles archéologiques et des sondages postérieurs à 1940, au nombre de 68, puis ceux antérieurs à cette date, au nombre de 25, ont fourni des renseignements plus positifs ; les constats archéologiques des XVIIIe et XIXe siècles, s'élevant à 29, moins précis dans les termes que ceux de notre époque, nous ont obligé à

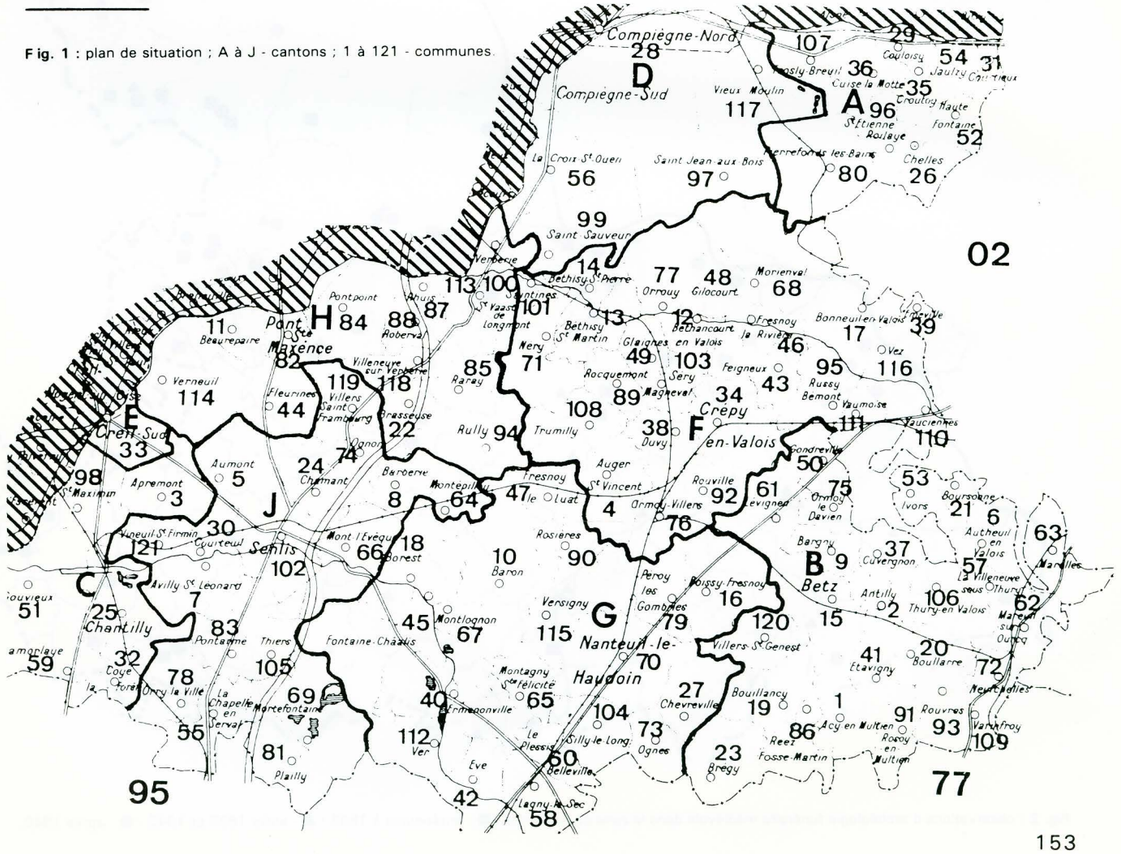


Fig. 1 : plan de situation ; A à J - cantons ; 1 à 121 - communes.

manier avec prudence leurs résultats (fig. 2). Nous n'avons pris en compte que les textes où il était clairement établi qu'il s'agissait bien de sarcophages implicitement rattachés aux périodes mérovingienne et carolingienne (I). Nous avons éliminé les comptes rendus où des termes imprécis, ambigus, étaient utilisés (tombes en pierres grossières, auges, cercueils de pierres).

3°) Les documents d'archives n'ont servi qu'à sérier et à affiner des datations de lieux de culte et à retrouver et situer les habitats disparus.

Toutes ces données, provenant d'horizons divers, difficiles à traiter manuellement, ont été livrées à un ordinateur. Notre démarche étant essentiellement archéologique, nous avons voulu éviter l'interférence des sources historiques dans les donnés brutes pour que le programme informatique ne conforte pas le discours archéologique de façon primaire, par la suite. Malgré le nombre d'informations indéterminées, les résultats demeurent fiables car l'échantillonnage est largement suffisant ; en effet, il n'y a pas de perte de données préférentielles sur une modalité de réponse (variable oui/non, possible/pas possible), le résultat dépendant de l'effectif de l'échantillon et non des pertes de données partielles.

LES RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE

Le paysage construit : nous n'avons pas pu remonter au delà du XIVe siècle pour retrouver le profil de l'occupation de l'espace médiéval. Il se divise, selon le schéma classique, entre habitat dispersé (3,60 %) et groupé (44,80 % dont 2,67 % urbanisé) ; il se compose aussi d'une forte proportion de constructions intercalaires (46,60 % dont 9,78 % disparues) et il demeure 5 % d'habitat indéterminé, dont le type n'a pas pu être défini (fig. 3).

Églises et cimetières : aucune règle cohérente ne préside à la distribution des églises et des cimetières paroissiaux dans le paysage construit médiéval. Il semble que ce soit plutôt les hasards des donations foncières au clergé ou les créations d'édifices religieux par des laïcs dans leurs domaines, plus que le choix de sites privilégiés, qui aient décidé de leurs implantations, sauf lorsqu'une nécropole préexistait.

Les chapelles forment un groupe à part et on remarque que quelques-unes sont installées à proximité de sources (fig. 4, V5 et 13).

Les nécropoles de plein champ ne répondent pas au schéma classique où les tombes sont creusées en rupture de pente, orientées vers le réseau hydrographique ou une source (E. SALIN, 1952), sauf à Nanteuil-le-Haudouin et à Rully. Pour les autres, aucune règle ne préside à leur disposition ; mais le souvenir de leur emplacement s'est relativement bien conservé grâce à la présence d'un calvaire (71 % des cas) et/ou, à des toponymes révélateurs, tels «La Croix des Ormeaux» à Jaulzy, «La Croix Rouge» à Beaurepaire, Bérogne et Néry. D'ailleurs, la moitié des toponymes significatifs

(1) Il demeure néanmoins une marge d'erreur toujours possible, lorsque le mobilier des fouilles, ou sa description, n'est pas parvenu jusqu'à nous.

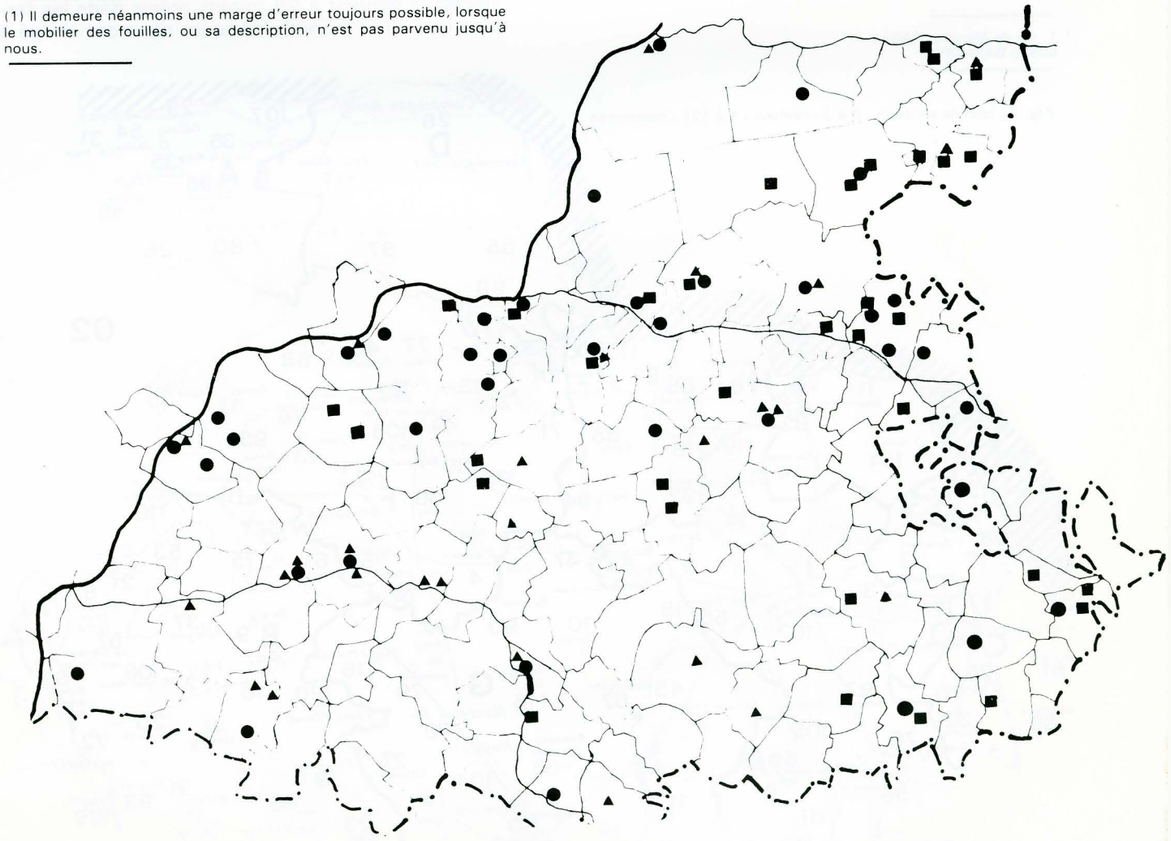


Fig. 2 : observations d'archéologie funéraire médiévale dans la zone de référence : ■ - antérieures à 1852 ; ▲ - entre 1852 et 1940 ; ● - après 1940.

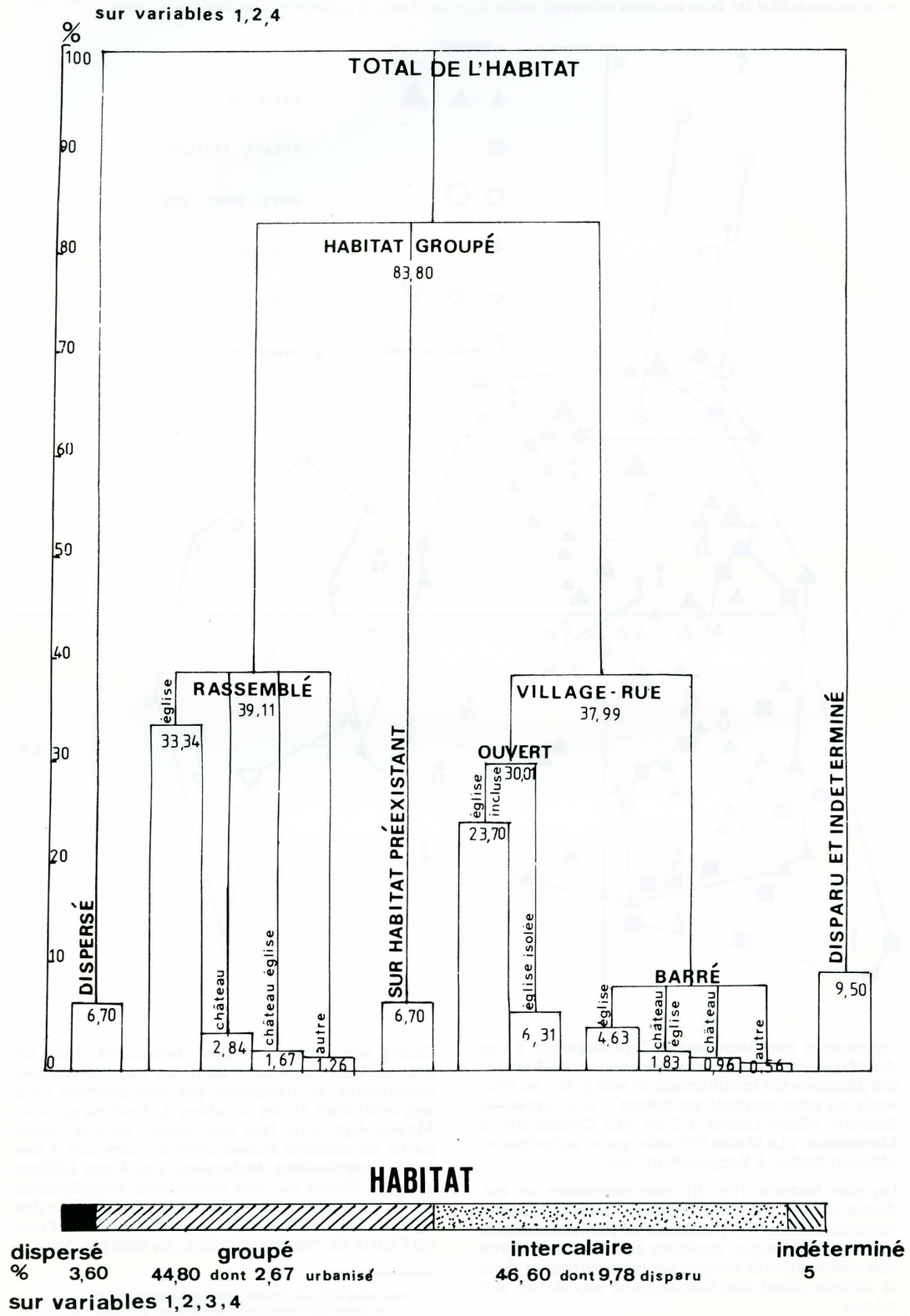
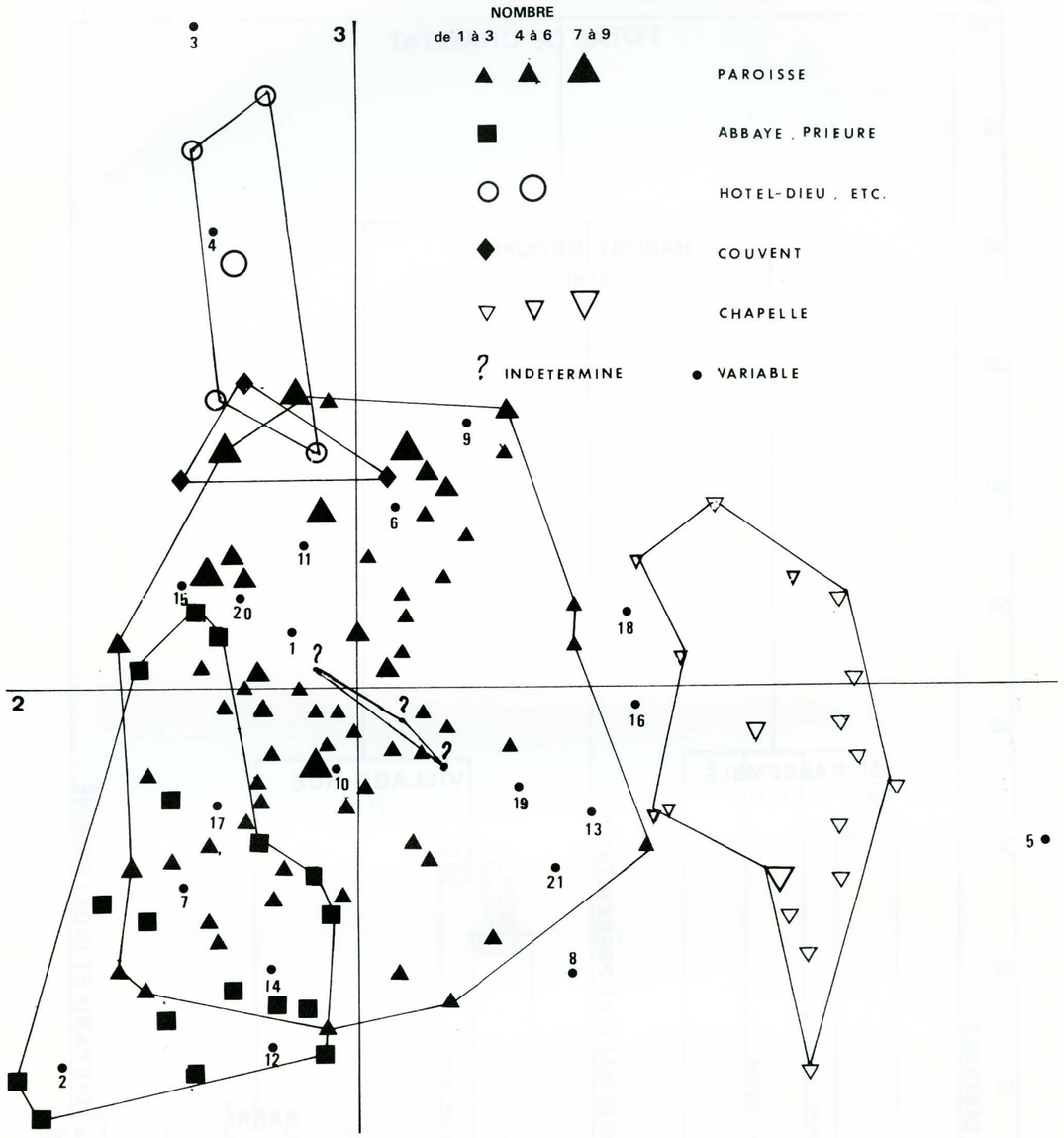


Fig. 3 : diagramme de répartition de l'habitat médiéval (XVe siècle).

Fig. 4 : plan factoriel de la répartition des lieux de culte (fact. 2-3). Il faut remarquer la disposition des abbayes et prieurés (v 2) en limite d'agglomération (v 7), bien souvent en rupture de pente (v 12) et près des cours d'eau (v 14). Les chapelles (v 5) se placent dans un groupe bien à part, avec des titulatures particulières (v 16 et 18). Quant aux églises paroissiales, elles se répartissent à peu près également selon les différentes possibilités.



concernent ces nécropoles. Contrairement à ces dernières, celles situées près des lieux édifiés ont été découvertes fortuitement et non grâce au souvenir qu'elles auraient pu laisser : «Le Hamel» à Barbery, «Saint-Ladre» à Creil, «La Coquetière» à Montataire, «La Motte Rifflard» qui se substitue au «Moulin Brûlé» à Sacy-le-Petit, etc.

Un plan factoriel (fig. 5), met nettement en évidence un «nuage» de paroisses dont la création remonterait aux époques mérovingienne et carolingienne (2) alors que quelques autres et la majorité des communautés religieuses se répartissent dans la période allant des Carolingiens aux XIe et XIIe siècles.

Quant aux chapelles, elles demeurent dans un groupe bien particulier dont les caractéristiques dominantes se traduisent par une position hors agglomération et des vocables du haut ou du plein Moyen Age. Il ne faut pas exclure qu'une bonne partie de celles-ci puisse correspondre soit à des églises paroissiales déclassées, soit à des édifices cultuels élevés sur des nécropoles abandonnées par la suite au profit de cimetières placés près des églises. Seules des fouilles pourraient valider l'une ou l'autre de ces éventualités, ou bien les deux.

(2) Nous nous sommes fondés sur les documents d'archives et sur les titulatures majeures lorsque les fouilles et sondages étaient défaillants.

Le sous-sol de l'habitat groupé qui a fait l'objet d'une recherche archéologique recèle une forte proportion de sarcophages (70 %). Ils se répartissent de la façon suivante : 28 % en habitat rassemblé et 64 % dans le type village-rue. 58 % de ces témoins archéologiques se trouvent près ou contre les édifices paroissiaux et, si on ajoute ceux rencontrés à moins de 300 m des églises, ils représentent 85 % du total de leurs découvertes. Ces statistiques demandent à être interprétées. Le premier chiffre reflète l'état de la recherche et demeure en deçà de la réalité archéologique ; c'est-à-dire que cette statistique ne porte que sur les 30 % de l'habitat sous lesquels reposent avec certitude des sépultures du haut Moyen Age.

Quant au dernier ratio, deux objections laissent penser qu'il aura tendance à s'infléchir :

- la première fait apparaître que les recherches archéologiques ont été menées, jusqu'à présent tout du moins, sur des sites où les chances de rencontrer des vestiges du haut Moyen Age étaient grandes ;
- la seconde tient à la rareté des fouilles en milieu labouré ; au fur et à mesure qu'elles se développeront, leur nombre viendra affecter négativement ce pourcentage.

En d'autres termes, le premier quota (70 %) se fonde sur l'habitat groupé soumis à l'investigation archéologique alors que le second (85 %) ne prend en considération que les observations archéologi-

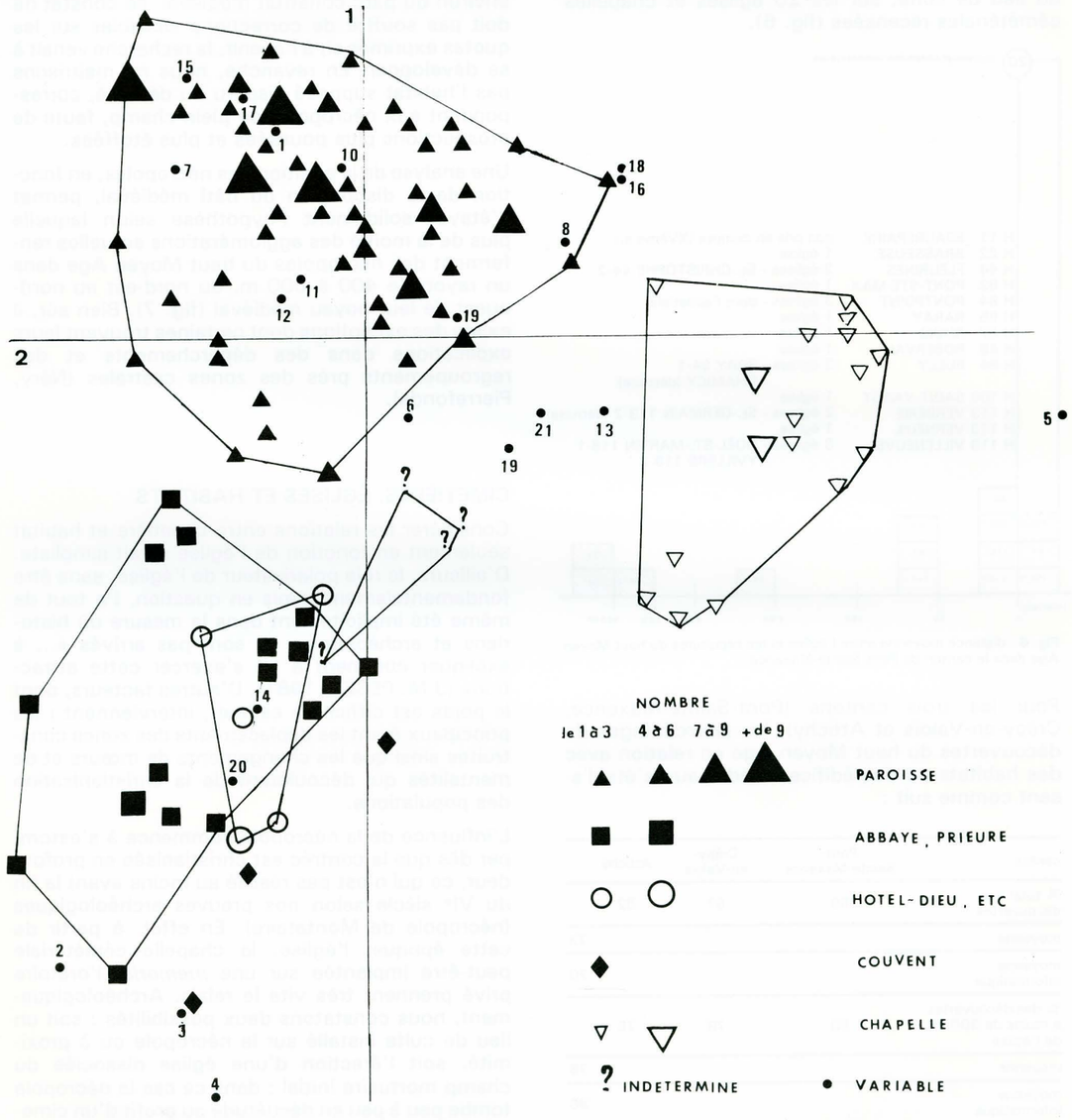


Fig. 5 : plan factoriel de la répartition des lieux de culte (fact. 1-2). A la différence de la fig. 4, ce plan met en évidence que les églises paroissiales (v 1) possèdent des titres anciens, antérieurs au plein Moyen Age (v 15-17-19), ainsi que la position de certaines d'entre-elles sur un mamelon ou un tertre (v 10). Les abbayes, hôtels-Dieu, couvents (v 2-3-4) répondent à des dispositions différentes (v 14) et sont surtout concernés par des patronages du plein Moyen Age. Enfin, les chapelles demeurent dans un groupe à part (v 5).

ques émanant du milieu construit où toutes les probabilités de rencontrer des vestiges du haut Moyen Age étaient réunies. Il y a tout lieu de penser que ces deux chiffres s'équilibreront autour de 75/78 %.

Une autre démonstration corrobore les estimations procurées par l'ordinateur ; c'est celle qui permet d'apprécier les distances moyennes entre les lieux de culte et les nécropoles mérovingiennes. En prenant l'exemple du canton de Pont-Sainte-Maxence (fig. 1-H), peut-être le mieux prospecté et le plus fouillé dans la zone d'étude, on remarque que huit sites renferment des sarcophages situés dans un rayon n'excédant pas 200 m ; un site se trouve à 400 m de distance et deux autres à plus de 500 m du lieu de culte, sur les 20 églises et chapelles cimétériales recensées (fig. 6).

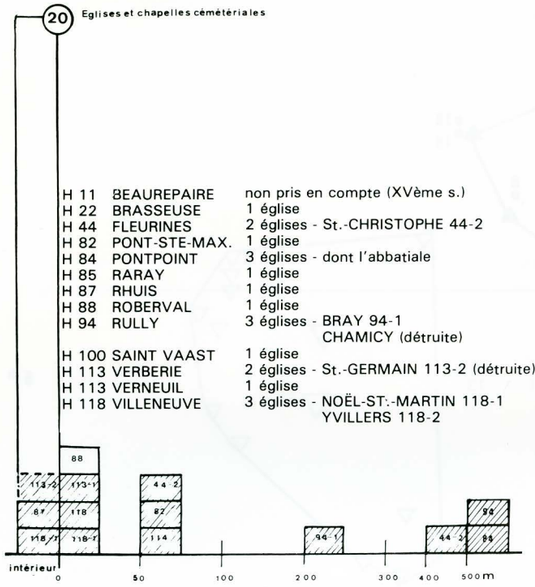


Fig. 6 : distance moyenne entre l'église et les sépultures du haut Moyen Age dans le canton de Pont-Sainte-Maxence.

Pour les trois cantons (Pont-Sainte-Maxence, Crépy-en-Valois et Attichy), les pourcentages de découvertes du haut Moyen Age en relation avec des habitats ou des édifices médiévaux s'établissent comme suit :

canton :	Pont-Sainte-Maxence	Crépy-en-Valois	Attichy
% total des découvertes	69	67	82
moyenne			73
moyenne informatique			70
% des découvertes à moins de 300 m de l'église	80	79	75
moyenne			78
moyenne informatique			85

Cimetières et habitats : si on considère - un peu arbitrairement d'ailleurs - que les gisements situés à 400 m et plus des églises n'ont pas eu d'incidence sur l'habitat médiéval, on s'aperçoit que 40 % de celui-ci est en relation avec une nécropole du haut Moyen Age pour le canton de Pont-Sainte-Maxence, 19 % pour le canton de Crépy-en-Valois et 40 % pour celui d'Attichy, soit une moyenne de 33 %. Ce chiffre est à mettre en parallèle avec celui fourni par un tableau de contingences qui indique qu'un peu moins d'un tiers de l'habitat groupé (30 %) recèle des inhumations du haut Moyen Age.

Il est clair que la présence de vestiges nécrologiques mérovingiens aussi près des églises paroissiales témoigne, sans équivoque, que la nécropole fut un pôle suffisamment attractif pour fixer l'habitat. Archéologiquement appréhendé sur 30 % environ du parc construit médiéval, ce constat ne doit pas souffrir de corrections sensibles sur les quotas exprimés si, à l'avenir, la recherche venait à se développer. En revanche, nous ne maîtrisons pas l'habitat supposé disparu ou déplacé, correspondant aux nécropoles de plein champ, faute de prospections plus poussées et plus étoffées.

Une analyse de la position des nécropoles, en fonction de la disposition du bâti médiéval, permet d'étayer solidement l'hypothèse selon laquelle plus de la moitié des agglomérations actuelles renferment des nécropoles du haut Moyen Age dans un rayon de 400 à 500 m, du nord-est au nord-ouest de leur noyau médiéval (fig. 7). Bien sûr, il existe des exceptions dont certaines trouvent leurs explications dans des déperchements et des regroupements près des zones castrales (Néry, Pierrefonds).

CIMETIÈRES, ÉGLISES ET HABITATS

Considérer les relations entre cimetière et habitat seulement en fonction de l'église serait simpliste. D'ailleurs, le rôle polarisateur de l'église, sans être fondamentalement remis en question, l'a tout de même été implicitement dans la mesure où historiens et archéologues ne sont pas arrivés «... à expliquer comment a pu s'exercer cette attraction» (J.M. PESEZ, 1981). D'autres facteurs, dont le poids est difficile à estimer, interviennent ; les principaux étant les déplacements des zones construites ainsi que les changements de mœurs et de mentalités qui découlèrent de la christianisation des populations.

L'influence de la nécropole commence à s'estomper dès que la contrée est christianisée en profondeur, ce qui n'est pas réalisé au moins avant la fin du VIe siècle selon nos preuves archéologiques (nécropole de Montataire). En effet, à partir de cette époque, l'église, la chapelle cimétériale peut-être implantée sur une *memoria,* l'oratoire privé prennent très vite le relais. Archéologiquement, nous constatons deux possibilités : soit un lieu de culte installé sur la nécropole ou à proximité, soit l'érection d'une église dissociée du champ mortuaire initial ; dans ce cas la nécropole tombe peu à peu en désuétude au profit d'un cimetière installé autour de l'église et on constate, bien souvent, que les dernières inhumations dans la nécropole correspondent typologiquement aux plus anciennes situées près du lieu de culte ou dans celui-ci (P. PERIN, 1980).

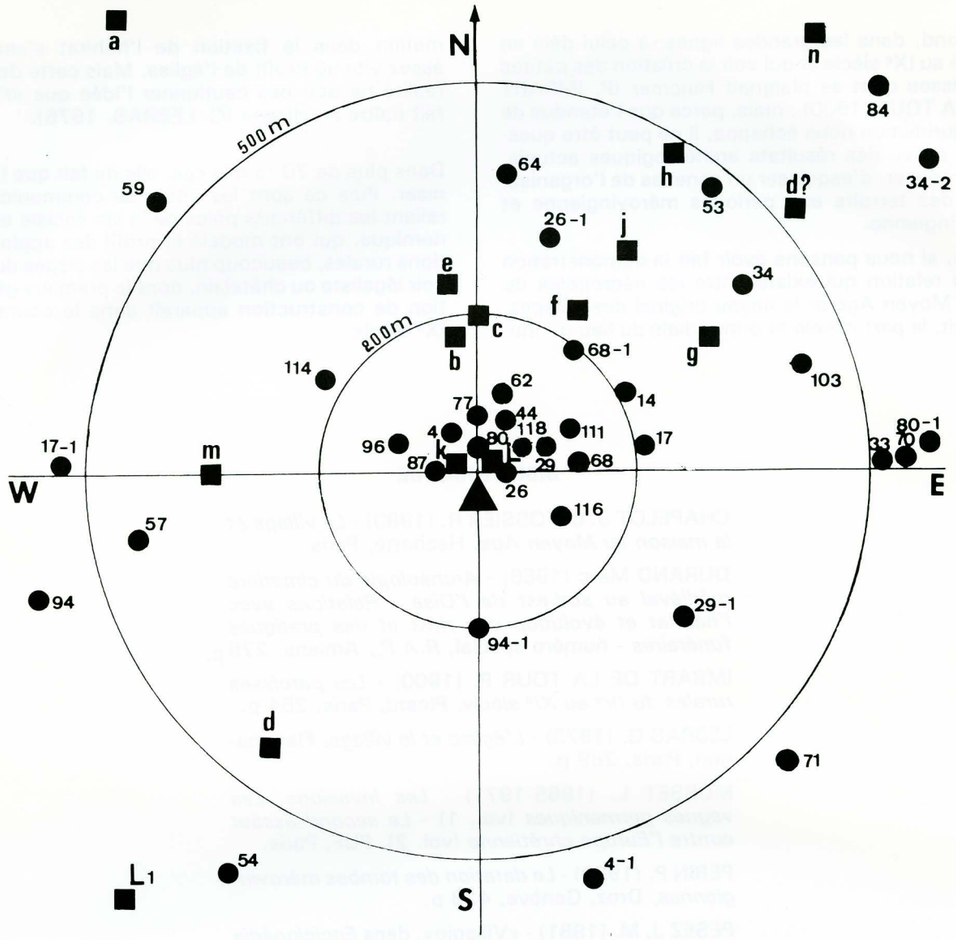


Fig. 7 : distance approximative entre la nécrople du haut Moyen Age et le jalon médiéval le plus septentrional de l'agglomération (▲).
- zone de référence (●) ; 4 - Auger-Saint-Vincent, 4/1 - Parc-aux-Dames ; 14 - Béthisy-Saint-Pierre ; 17 - Bonneuil-en-Valois, 17/1 - Le Berval ; 26 - Chelles, 26/1 - Bérognes ; 29 - Couloisy ; 33 - Creil ; 34 - Crépy-Géresme, 34/2 - Crépy-Mermont ; 44 -Fleurines, Saint-Christophe ; 53 - Ivors ; 54 - Jaulzy ; 57 - La Villeneuve-sous-Thury ; 59 - Lamorlaye, Le Lys ; 62 - Mareuil-sur-Ourcq ; 64 - Montépilloy ; 68 - Morienval ; 70 -Nanteuil-le-Haudouin ; 71 - Néry ; 77 - Orrouy, Champlieu ; 80 - Pierrefonds ; 84 - Pontpoint, Moru ; 87 - Rhuis, 94/1 - Rully, Bray ; 96 - Saint-Etienne-Roylaye ; 103 - Sery-Magneval ; 111 - Vaumoise ; 114 - Verneuil-en-Halatte ; 116 - Vez ; 118 - Villeneuve-sur-Verberie, Noël-Saint-Martin.
- hors zone de référence (■) : a- Bulles ; b- Cuignières ; c- Gury- ; d et d?- Hamoir ; e- Hérouvillette ; f- Longueil-Annel ; g- Montataire ; h- Roosmer ; j- Sacy-le-Petit ; k- Saint-Leu-d'Esserent ; l- Saint-Martin-Longueau (village), l/l- Saint-Martin-Longueau ; m- Sezegnin.

Dans notre région, il semble bien que la nécropole païenne soit à l'origine d'une grande partie de nos villages actuels. Trois phases se dégagent entre l'émergence et le développement de l'habitat au haut Moyen Age :

- rassemblement et fixation d'un groupe humain puis création de l'aire cimétériale à proximité, dans le courant des Ve et VIe siècles ;

- distribution de l'habitat et organisation de celui-ci près de la nécropole, de préférence au sud, et, très certainement, christianisation assez rapide du lieu d'inhumation et de l'espace construit vers la fin du VIe et au VIIe siècle ;

- stabilisation de l'habitat et développement de celui-ci en fonction de la position de l'église qui a pris lé relais dans l'organisation de l'espace habité ; ce dernier palier est perçu archéologiquement vers la fin du VIIIe siècle ou au début du IXe siècle (abandon des nécropoles de Sacy-le-Petit et de Longueil-Annel).

Les raisons de ce passage de l'habitat dispersé au IVe siècle à l'habitat groupé ne sont pas perçues par l'archéologie. Ce sont les historiens qui peuvent fournir les réponses. Le regroupement des populations serait la conséquence des troubles des IIIe et IVe siècles : révolte des Bagaudes, Grandes Invasions suivies d'un creux démographique (L. MUSSET, 1965) ; la restructuration politico-économique qui s'en suivit, c'est-à-dire un meilleur contrôle des classes serviles (J. CHAPELOT et R. FOSSIER, 1980), réintroduit la notion de «village» sous la pression du monde barbare et du vieux fond celtique (J.M. PESEZ, 1981).

LE BILAN

Cette enquête fait apparaître qu'on ne peut guère remonter au-delà du XIVe siècle pour avoir un aperçu de l'espace construit médiéval en se fondant sur la prospection et les documents d'archives. En revanche, nous avons la certitude que le découpage paroissial aux XIIe et XIIIe siècles cor-

respond, dans les grandes lignes, à celui déjà en place au IXe siècle et qui voit la création des petites paroisses dont se plaignait Hincmar (P. IMBART DE LA TOUR, 1900) ; mais, parce que l'étendue de leur juridiction nous échappe, il ne peut être question, au vu des résultats archéologiques actuels, de proposer, d'esquisser un canevas de l'organisation des terroirs aux périodes mérovingienne et carolingienne.

Enfin, si nous pensons avoir fait la démonstration de la relation qui existe entre les nécropoles du haut Moyen Age et le noyau originel des villages, en fait, la part initiale et primordiale du lieu d'inhumation dans la fixation de l'habitat s'estompe assez vite au profit de l'église. Mais cette dernière réalité ne doit pas cautionner l'idée que «l'église fait naître le village» (G. LEBRAS, 1976).

Dans plus de 70 % des cas, elle ne fait que l'organiser. Puis ce sont les voies de communication, reliant les différents pôles de la vie sociale et économique, qui ont modelé le profil des agglomérations rurales, beaucoup plus que les sièges du pouvoir légaliste ou châtelain, dont la première génération de construction apparaît dans le courant du IXe siècle.

BIBLIOGRAPHIE

CHAPELOT J. et FOSSIER R. (1980) - *Le village et la maison au Moyen Age,* Hachette, Paris.

DURAND Marc (1988) - *Archéologie du cimetière médiéval au sud-est de l'Oise - Relations avec l'habitat et évolution des rites et des pratiques funéraires* - numéro spécial, *R.A.P.,* Amiens, 275 p.

IMBART DE LA TOUR P. (1900) - *Les paroisses rurales du IVe au XIe siècle,* Picard, Paris, 354 p.

LEBRAS G. (1976) - *L'église et le village,* Flammarion, Paris, 289 p.

MUSSET L. (1965-1971) - *Les Invasions. Les vagues germaniques* (vol. 1) - *Le second assaut contre l'Europe chrétienne* (vol. 2), PUF, Paris.

PERIN P. (1980) - *La datation des tombes mérovingiennes,* Droz, Genève, 433 p.

PESEZ J. M. (1981) - «Villagio», dans *Enciclopédia Einandi,* 14, pp. 1046-1063.

SALIN E. (1950-1959) - *La civilisation mérovingienne,* 4 vol., Picard, Paris (vol. 2), «Les sépultures», 417 p.